L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 14 MAI 1886.

Société Historique de la Louisiane.

L'Association qui s'est fondée sous ce nom à la Nouvelle-Orléans, nous paraît avoir un but essentiellement pratique, auquel toutes nos sympathies sont acquises. Elle se donne pour mission, croyons-nous, de réunir tous les ouvrages, toutes les correspondances, tous les documents ayant trait à l'histoire de la Louisiane, à ses origines, à ses développements, au rôle qu'y ont joué les races diverses qui s'y sont rencontrées, aux phases multiples, et souvent si dramatiques, qu'elle a traversées, avant de devenir l'un des Etats souverains de l'Union Américaine.

Créée depuis plusieurs années déjà, cette Société, qui n'a aucune visée de politique étroite, s'est quelque peu tenue dans l'ombre, mais elle n'en a pas moins travaillé avec ardeur, et avec cette sûreté de main que lui ont prêtée les membres distingués, sous tous les rapports, qu'elle compte dans son sein.

Aujourd'hui elle semble animée d'une ardeur nouvelle; le chemin déjà parcouru lui fait comprendre qu'elle doit persévérer sur la voie qu'elle a eu l'honneur d'ouvrir. Le talent et le caractère de ses membres nous sont une garantie certaine qu'elle saura arriver au but auquel elle tend. Elle est en correspondance avec toutes les Sociétés Historiques des Etats-Unis, et de toutes parts elle reçoit des encouragements sérieux, une aide précieuse.

La Société Historique de la Louisiane a pour président l'honorable juge Charles Gayarré, l'une des sommités de notre pays, un écrivain que ses travaux d'historien ont placé très haut aux Etats-Unis. L'autorité d'un pareil nom est une promesse sûre de considération et de succès. Nul mieux que lui n'a saurait juger de la valeur pratique des documents que possède déjà l'Association et de ceux qu'elle pourra acquérir; nul ne saura mieux indiquer l'usage à en faire pour jeter plus de lumière encore sur notre passé, les faire servir au présent et à l'avenir.

A sa séance de mercredi dernier, la Société Historique de la Louisiane a été unanimement les membres dont voici les noms :

MM. le général G. T. Beauregard, Emerson Bentley, L. Placide Canonge, Paul Capdevielle, D. R. Godwin, Rév. J. K. Gutheim, J. D. Hill, col. Wm. Preston Johnson, Léon Joubert, Rév. I. L. Leucht, Rév. T. R. Markham, Rév. B. M. Palmer, Hon. F. P. Poché, Lamar C. Quintero, W. O. Rogers, Hon. Alfred Roman, T. H. Ryan, Adolphe Schreiber, Hon. Paul E. Théard.

Depuis quelque temps, dit l'un de nos estimés confrères, la Société Historique de la Louisiane restait dans le silence; nous sommes heureux d'avoir à constater qu'elle reprend aujourd'hui la parole. Qu'elle la garde longtemps, toujours, et que toutes les intelligences du pays viennent s'ajouter à son groupe.

Théâtre de l'Opéra.

Bénéfice de Mme Faye-Grand.

On nous annonce que les places se prennent rapidement pour la représentation d'après-demain dimanche, à l'Opéra. On sait qu'elle se donne au bénéfice de Mme Faye-Grand, et que celle-ci a choisi pour spectacle: *Don César de Bazan*, drame en 5 actes de D'Ennery, joué par elle, avec le concours du plusieurs artistes-d'amateurs dont les preuves ne sont plus à faire.

Le concert de ce soir.

C'est aujourd'hui, au Grunewald Opera House, qu'aura lieu la soirée musicale de M. H. Rolling et de ses Elèves.

A chaque retour annuel de ces fêtes données par l'éminent Professeur, les cartes d'invitation deviennent plus grande demande. On sait en effet qu'elles offrent invariablement un très vif intérêt aux parents, aux amis de ces jeune filles, et à tous ceux qui ont quelque souci du progrès de l'art musical à la Nouvelle-Orléans.

Aussi soyez-en sûr, la salle Grunewald tiendra malaisément ce soir tous les porteurs de billets.

En conséquence nous vons engageons à vous rendre au plus tôt à ce Concert, qui commencera à huit heures précises.

Le programme se composera de quinze morceaux; on y entendra, entr'autres, de la musique de Listz, Thalberg, Prudent, Henri Herz, Doehler; et vous pouvez nous en croire, cette soirée réserve au public de fort aimables surprises, comme celles qui ont marqué le Concert donné, il y a huit jours, par les Elèves de M. W. H. Rolling.

Dans ce concert, ainsi que dans l'autre, des Elèves du fils figureront à côté des Elèves du père.

Toutes sont prêtes pour l'action; et nous en avons la confiance, elles se conduiront vaillamment sur ce champ clos de bataille du public. A vos pièces, gentilles cantatrices! A vos claviers, jeunes filles!

Soirée dramatique et dansante.

Le *Centro Español é Hispano-Americano* n'est pas avare de ses fêtes, et ce qui est mieux encore, il les donne toujours charmantes et variées.

Demain samedi, son local de la rue St. Louis s'ouvrira pour recevoir de nombreux invités, et ceux-ci peuvent compter sur une soirée, ou plutôt sur une nuit bien occupée.

En effet, voici le riche programme composé par la Section de Déclamation du Cercle distingué dont nous avons, plus d'une fois, dit les succès à nos lecteurs :

Doce retratos seis reales, comédie en un acte et en vers; *Mal de ojo*, vaudeville en un acte et en prose; *Un cuarto con dos camas* (*La chambre à deux lits*), l'amusante comédie en un acte et en prose, que vous connaissez sans doute.

La représentation sera suivie d'un bal. On commencera à huit heures précises.

Grand Volksfest.

Un Grand Volksfest au bénéfice des Asiles protestants allemands est organisé par un Comité, dont le président est M. Jacob Hassinger, et où nous remarquons, comme vice-présidents, des noms comptant parmi les plus justement considérés.

Cette fête sera digne de son nom. Par sa variété, par les dispositions qui ont été prises aux Fair Grounds, par la modicité du prix d'entrée: 50 cents, elle s'adresse en effet à tous.

On trouvera dans une annonce publiée sur notre première page tous les détails de ce festival qui durera deux jours: après-demain dimanche et lundi.

Tout est réuni là pour piquer la curiosité: double orchestre; musique instrumentale et vocale; jeux de toutes sortes; courses en sacs; feu d'artifice japonais; courses au trot et au train; exercices gymnastiques; grand tableau, à l'instar du Dernier Jour de Pompéi; exhibitions pyrotechniques, bal.

L'ouverture officielle aura lieu à 3 heures aux Fair Grounds, et donnera lieu à des cérémonies pleines d'intérêt.

Les enfants au-dessous de 12 ans seront admis gratis.

THEATRE FARANTA.—Ce soir grande représentation par les Ministrels, qui depuis le commencement de cette semaine font la joie du public.

Rarement le programme a été plus attrayant; c'est pourquoi dès la première heure, gradins et fauteuils sont occupés, et les salves d'applaudissements vont leur train sans discontinuer.

On s'amuse bien véritablement à ce théâtre et la bourse n'en souffre guère: 10 cents d'entrée.

MUSÉE-THÉATRE.—L'engagement de l'homme à trois jambes finit dimanche, et il est probable qu'on ne le reverra plus ici. Rendez lui donc visite au plus tôt; c'est là réellement un phénomène unique.

Du reste, ce n'est pas lui seulement qu'il faut voir sans retard, mais bien le Musée-Théâtre et toutes ses curiosités, car la fermeture en est fixé à lundi prochain.

Prix d'entrée 10 cents.

—Dans notre article publié hier sur le New Louisiana Jockey Club, nous avons commis une erreur que nous nous empressons de rectifier. C'est M. R. W. Simmons, et non pas M. R. Sinnott, qui est le nouveau secrétaire du Club.

ENGLISH GARDEN PARTY.—C'est aujourd'hui que commence cette fête en deux soirées, donnée au bénéfice du "Unsectarian, Aid Society," au Fellowes' Mansion, Avenue St. Charles, près de l'Avenue Napoléon.

Prix d'entrée 50 cents; enfants 25 cents.

Ce bénéfice est sous le patronage de dames de la Nouvelle-Orléans.

Un écho du siège de Paris.

M. John Augustus O'Shea est — dit le *Temps* du 27 avril — un des rares correspondants étrangers qui ont partagé jusqu'au bout les épreuves de Paris assiégé, et qui n'en sont pas sortis, le 27 octobre, avec les trois cents Russes, Américains et Anglais autorisés à évacuer les lignes françaises. Les souvenirs qu'il vient de réunir et publier en deux volumes forment une véritable histoire du siège, écrite au point de vue d'un spectateur désintéressé, mais à tout prendre sympathique à la population dont il voit de près les douleurs et le courage. Aussi sait-il lui rendre justice, tout en notant les traits qui lui paraissent mélodramatiques ou ridicules, et ne perd-il aucune occasion de mettre en lumière les actes d'héroïsme dont il est le témoin. C'est assurément tout ce qu'on peut demander à un étranger.

Il faut le payer de la même monnaie et ne pas lui en vouloir outre mesure de quelques fautes vénielles: celles qui consistent, par exemple, à voir sur la porte de l'ancien Hôtel de Ville un bas-relief représentant Louis XIV, ou à confondre feu Timothée Trimm, Léo Lespès, avec un barbier son homonyme. Prenons le livre pour ce qu'il est, une narration aussi impartiale qu'on peut la souhaiter du siège de Paris, observé par un journaliste d'outre-Manche. Notons, en outre, que M. O'Shea a souffert de la disette, comme nous tous, qu'il a monté sa garde à la porte d'une boucherie de cheval, sinon aux avant-postes, et qu'il a eu par surcroît l'agrément de se voir arrêté comme espion. Le témoignage, souvent enthousiaste, qu'il rend au mérite des vaincus a donc une valeur incontestable, et bien faite pour inspirer le regret que M. O'Shea ait été, ou peu s'en fait, le seul écrivain de son espèce enfermé dans Paris.

Ceux qui s'imaginent, dit-il dès les premières pages, qu'en cette lutte colossale la France s'était jetée à terre pour se laisser fouler aux pieds, ceux-là se trompent et se rendent coupables d'une grande injustice envers une nation brave entre toutes. La défaite a ses héros, comme la victoire!

Les faits que rappelle l'auteur sont pour la plupart bien connus en France. Quelques-unes de ses anecdotes caractéristiques seront pourtant agréables à retrouver, même pour de vieux Parisiens restés solides au poste. Par exemple, celle du tambour Gérodias, du 120ème de marche, dont la caisse est trouée par un éclat d'obus et qui jette aussitôt ses baguettes pour prendre le chassepot d'un camarade mort et s'en servir de la bonne manière; celle du sergent-major Guerroy, du 35ème, qui prend à Chevilly le commandement de sa compagnie, tous les officiers ayant été tués ou blessés, et trois fois de suite l'entraîne à l'assaut.

La note humaine et philosophique ne manque pas non plus. A Bayeux, un officier wurtembergeois, horriblement blessé, se tord en des souffrances atroces; passe un officier français, qui l'entend se plaindre:—"Courage, monsieur, lui dit-il aussitôt: tel que vous me voyez, j'ai été blessé au même endroit et en aussi mauvais état que vous; j'en suis revenu, pourtant!..." Et il guide à le placer sur un caculet. Ailleurs, un mobile surprend un soldat prussien en train de lever dans une mare sa main blessée.

Le mobile arrive la baïonnette en avant, prêt à embrocher l'ennemi, quand il s'aperçoit qu'il est tout sanglant. Aussitôt il abaisse son arme, prend sous le bras le Prussien désarmé, et le conduit à l'ambulance. En route, ils se mettent à causer, tant bien que mal; leur peine à tous deux est la même: il y a deux mois qu'ils sont sans nouvelles de chez eux; en arrivant, ils faisaient une paire d'amis, et le Français invitait son prisonnier à déjeuner. "Quelle plus saisissante image de ce que la guerre a de monstrueux et d'absurde! écrit M. O'Shea. Voilà deux jeunes gens, presque deux enfants, faits pour ne voir l'un dans l'autre qu'un camarade, si tout autre hasard les avait réunis. Et le matin, quand ils s'étaient mis en marche, leur mandat à tous deux était de s'entre-tuer, sans s'être jamais vus!..."

M. O'Shea s'amuse surtout de ces petits côtés anecdotiques de la guerre. Du soldat français qui se déguisait en buisson, à Choisy-le-Roi, pour se porter vers les lignes allemandes et tirer sur les sentinelles; une patrouille arrivait-elle sur lui, il se tenait coi, confondu parmi les autres détails du paysage; la patrouille était elle passée, le buisson se remettait en route. De l'officier de France sinon, qui buvait tous les jours sa bouteille de champagne au nez des Bavarois, salué par un feu de peloton à chaque verre, et jusqu'au bout invulnérable. De Léon Sellier, la petit mobile parisien, mis à l'ordre du jour pour avoir, un dimanche, tué et dépouillé deux ennemis, et le lundi enlevé une sentinelle prussienne. Du zouave qui alla chercher à la nage, sous le feu roulant des vedettes ennemies, un messager naufragé près du pont de Saint-Cloud au moment où il passait la Seine...

Tout naturellement, il donne une mention spéciale à la Légion des Amis de la France, composée d'étrangers qui s'étaient mis volontairement au service de Paris assiégé, et aux irlandais du séminaire catholique, qui s'étaient pour la plupart enrôlés dans les ambulances. "Un de ces jeunes gens, en remplissant ses fonctions sous Paris, se trouva un jour, dans un champ isolé, en présence d'un officier prussien à l'air farouche... Ah! s'écria le pandour en mettant l'épée à la main, voilà longtemps que j'ai envie de tuer un prêtre catholique: je vais m'offrir cette satisfaction!... Eh bien, monsieur, vous n'avez pas de chance, répliqua tranquillement l'Irlandais: je ne suis encore que sous-diacre!..."

La Légion des Amis de la France comptait une trentaine de sujets de la reine Victoria: de ce nombre était Paddy Mac-Dermott, bon républicain, nous assure M. O'Shea, mais qui n'en professait pas moins une haine invétérée contre Victor Hugo. "—Enfin, Paddy, pourquoi lui en voulez-vous tant? lui demandait-on un jour.—Vous voulez le savoir? s'écria-t-il. Parce qu'il a eu l'impertinence de donner mon nom au geôlier de la Tour de Londres, dans *Marie Tudor!...*" Un autre Anglais, John Meeks, du corps des pompiers de Londres, avait été chargé d'amener à Paris, peu de jours avant l'investissement, sept pompes à vapeur de Merryweather. Son rêve aurait été d'user de l'emploi à bord d'une de ses canonnnières à vapeur. "J'ai un procédé certain pour obtenir la croix de la Légion d'honneur, disait-il à ce propos. Au premier obus qui nous atteindra, je me manquerai pas de passer ma tête dans le trou et de crier: "Vive la France!" On trouvera cela crâne. Et pourtant, la vérité, c'est qu'il y a bien peu de chances pour qu'un autre obus passe par le même trou!..."

En septembre 1885, M. Hervé Mangon, ministre de l'agriculture de France, réduisit à six le nombre des concours régionaux, qui était alors de douze par année, pour la France entière.

On formulait différentes critiques contre la fréquence trop considérable de ces concours; ils revenaient de sept en sept années, pour chaque département; on trouvait ce laps de temps insuffisant pour que le matériel agricole se renouvelât. Par suite, l'intérêt des concours semblait diminué. En outre, les douze régions étaient rigoureusement distinctes; il n'était pas permis aux habitants de l'une d'exposer dans les autres et comme les concours, au lieu de se tenir toujours dans les mêmes villes, se déplaçaient chaque année, il arrivait que des cultivateurs s'abstenaient ou transportaient leurs animaux et leurs produits à grande distance: les agriculteurs de Seine-et-Oise étaient, parfois, obligés d'exposer à Lille!

Grâce aux modifications introduites par M. Hervé Mangon, ces inconvénients disparaîtront: la période d'intervalle entre les concours sera désormais de douze au lieu de sept ans. D'autre part, les circonscriptions se sont étendues et, enfin, les exposants auront désormais la faculté de se présenter où bon leur semblera.

C'est là tout un ensemble de mesures qui profiteront à la petite culture, car on pourra dorénavant multiplier les prix décernés aux vigneurs, aux herbagers, aux serviteurs à gages.

De plus, M. J. Develle vient d'achever l'œuvre ainsi commencée en organisant dans six départements, pour 1887, des concours spéciaux techniques de fromageries, de céréales, d'engrais commerciaux, de cidreries, etc.

On voit que l'économie réalisée sur le nombre des concours agricoles, loin de demeurer stérile, sera féconde en résultats pratiques.

☞ Voir l'annonce de la pension de Mme F. Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 14 mai 1886.—Pour les Etats à l'Ouest du golfe—Floride, Alabama, Louisiane, Mississippi et Texas—Beau temps, température presque stationnaire, vents du sud.

Température du 13 mai 1886.
Thermomètre de R. SCHMITZ, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
heures du matin	73	22½
Midi	88	31
3 P. M.	87	30½
6 P. M.	82	27¾

Nlle-Orléans, 13 mai 1886, 2 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes:

Atlanta	88	Nashville, Tenn	88
Augusta, Gio	95	Pittsburg, Pic	81
Savannah, Gia	92	Cairo, Ill	82
Mobile, Ala	84	Davenport, Iowa	84
Montgomery, Ala	88	Dubuque, Iowa	82
Vicksburg, Miss	83	Keokuk, Iowa	82
Galveston, Tex	78	La Crosse, Wis	74
Indianola, Tex	83	St-Louis, Mo	86
Shreveport, Lo	91	St-Paul, Minn	78
Corsicana, Tex	—	Leavenworth, Kan	82
Chattanooga, Tenn	85	Omaha, Neb	80
Cincinnati, O	85	Yankton, D. T	66
Louisville, Ky	84	Key West, Fla	84
Memphis, Tenn	82	Nlle-Orléans, La	86

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES
Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Patrick H. Logan à Mme Mary Sharp,
Julius W. Bollhater à Mlle Theresa Forunda,
Charles Austin à Mlle Sina Smith,
Thomas A. Ferguson à Mlle Mary E. Rouyer,
Paul Preyer à Mlle Lina Christ,
Otto Bogdahn à Mlle Anna Landan,
William T. Coats à Mlle Anna M. Muller.

Naissances.

Mme Richard Nowell, une fille,
Mme Geo. E. Briene, une fille,
Mme Frank J. Becker, un garçon,
Mme Adolf Schroder, une fille,
Mme John Greig, un garçon,
Mme John Schmidt, une fille,
Mme Richard Moore, un garçon,
Mme Chas. Ahlstem, un garçon,
Mme E. Dugué, un garçon.

Décès.

Mme Veuve Alice Regan, 66 ans, 72 rue Désiré,
Mme Veuve Ann Reagan, 55 ans, 9 rue Homer, Alger,
George Loven, 5 mois, 137 rue Liberté, côté sud,
Mme Catherine E. Doux, 45 ans, coin Claiborne et Melpomène,
Ann Schultz, 18 mois, 309 rue Decatur,
Frankie Ermon, 6 jours, 174 rue Union,
Alexander Gaus, 6 ans, rue Mandeville, près Claiborne,
Ann I. Schmiege, 5 mois, coin St-Philippe et Galvez,
Amelia Carrera, 4 mois, 303 rue Orléans,
Leonard Christophe, 6 mois, coin Claiborne et Hôpital
Adolph Fisher, 6 mois, 50 rue Maris,
François L. le seul écrivain de son espèce enfermé dans Paris.
Mme Harriet M. Dunbar, 52 ans, 174 rue Sixième.

Ventes inscrites au bureau de l'annotateur des aliénations:

Thomas J. Russell à John Thornton, une portion de terre dans le 4me district dans l'ilet borné par les rues Première, Laurel, Philipet Constance.....$3025

Maurice N. Bowman, à William Bittries, quatre certains dans le premier district, dans l'ilet borné par les rues Lafayette, Poydras, Prieur et Johnson $500

Victor Fortior, Althée Rodewald et Léocadie d'Hauterive à Susan Dorsey, quatre terrains dans le 7me district, dans l'ilet borné par les rues Cypress, Neuvième, Burdette et Washington.....$200

James Nelson, Sauvinet et als à Mme Fred. Coleman, un terrain dans le 3me district, dans l'ilet borné par les rues Kerlerec, Bourgogne, Dauphine et Bienville.....$1,800

Succession de Hippolite Buchery à Adrian Conrat, un terrain dans le 3me District, dans l'ilet borné par les rues Laharpe, Lapeyrouse, Derbigny et Robertson.....$250

Mlle Virginie Macarty à A. B. Cassanova, une certaine portion de terre, dans le 3me District, dans l'ilet borné par l'Avenue Jourdan, les rues Bourgogne, Deslonde et Dauphine.....$500

Jean Baptiste Ferchaud et héritiers de Mme Rose A. Ferchaud à Octave Montagnet, un ilet de terre dans le 2me district, dans l'ilet borné par les rues St-Jean, Dupré, White et Oaks.....

Aussitôt il abaisse son arme, prend sous le bras le Prussien désarmé, et le conduit à l'ambulance. En route, ils se mettent à causer, tant bien que mal; leur peine à tous deux est la même: il y a deux mois qu'ils sont sans nouvelles de chez eux; en arrivant, ils faisaient une paire d'amis, et le Français invitait son prisonnier à déjeuner. "Quelle plus saisissante image de ce que la guerre a de monstrueux et d'absurde! écrit M. O'Shea. Voilà deux jeunes gens, presque deux enfants, faits pour ne voir l'un dans l'autre qu'un camarade, si tout autre hasard les avait réunis. Et le matin, quand ils s'étaient mis en marche, leur mandat à tous deux était de s'entre-tuer, sans s'être jamais vus!..."

M. O'Shea s'amuse surtout de ces petits côtés anecdotiques de la guerre. Du soldat français qui se déguisait en buisson, à Choisy-le-Roi, pour se porter vers les lignes allemandes et tirer sur les sentinelles; une patrouille arrivait-elle sur lui, il se tenait coi, confondu parmi les autres détails du paysage; la patrouille était elle passée, le buisson se remettait en route. De l'officier de France sinon, qui buvait tous les jours sa bouteille de champagne au nez des Bavarois, salué par un feu de peloton à chaque verre, et jusqu'au bout invulnérable. De Léon Sellier, la petit mobile parisien, mis à l'ordre du jour pour avoir, un dimanche, tué et dépouillé deux ennemis, et le lundi enlevé une sentinelle prussienne. Du zouave qui alla chercher à la nage, sous le feu roulant des vedettes ennemies, un messager naufragé près du pont de Saint-Cloud au moment où il passait la Seine...

Tout naturellement, il donne une mention spéciale à la Légion des Amis de la France, composée d'étrangers qui s'étaient mis volontairement au service de Paris assiégé, et aux irlandais du séminaire catholique, qui s'étaient pour la plupart enrôlés dans les ambulances. "Un de ces jeunes gens, en remplissant ses fonctions sous Paris, se trouva un jour, dans un champ isolé, en présence d'un officier prussien à l'air farouche... Ah! s'écria le pandour en mettant l'épée à la main, voilà longtemps que j'ai envie de tuer un prêtre catholique: je vais m'offrir cette satisfaction!... Eh bien, monsieur, vous n'avez pas de chance, répliqua tranquillement l'Irlandais: je ne suis encore que sous-diacre!..."

La Légion des Amis de la France comptait une trentaine de sujets de la reine Victoria: de ce nombre était Paddy Mac-Dermott, bon républicain, nous assure M. O'Shea, mais qui n'en professait pas moins une haine invétérée contre Victor Hugo. "—Enfin, Paddy, pourquoi lui en voulez-vous tant? lui demandait-on un jour.—Vous voulez le savoir? s'écria-t-il. Parce qu'il a eu l'impertinence de donner mon nom au geôlier de la Tour de Londres, dans *Marie Tudor!...*" Un autre Anglais, John Meeks, du corps des pompiers de Londres, avait été chargé d'amener à Paris, peu de jours avant l'investissement, sept pompes à vapeur de Merryweather. Son rêve aurait été d'user de l'emploi à bord d'une de nos canonnnières à vapeur. "J'ai un procédé certain pour obtenir la croix de la Légion d'honneur, disait-il à ce propos. Au premier obus qui nous atteindra, je me manquerai pas de passer ma tête dans le trou et de crier: "Vive la France!" On trouvera cela crâne. Et pourtant, la vérité, c'est qu'il y a bien peu de chances pour qu'un autre obus passe par le même trou!..."

Un matricide.—Sur les ordres du chef de police Malone, le détective Feuthaler et l'officier de police Ward ont arrêté, avant-hier soir, auprès de la rue Franklin, la nommée Sarah Jane Dockery qui a tué sa belle-mère à Fulton, dans le Kentucky. Madame Dockery travaillait dans la ferme de son père dans le comté de Fulton, et, jeudi dernier, elle était occupée à planter des pommes de terre pendant que sa belle-mère étendait du linge au soleil. Tout-à-coup, se glissant derrière sa victime, elle lui fendit la tête avec son outil et s'enfuit avec ses deux enfants. L'accusée prétend avoir eu à subir les mauvais traitements de son père et de sa belle-mère; elle aurait tué celle-ci en légitime défense, alors qu'elle l'attaquait à main armée.

En arrivant ici, madame Dockery s'est présentée à la Station Centrale, disant être du Texas et se trouver dans le plus grand dénûment. Elle a ainsi obtenu du secours de bon nombre de personnes. Les deux officiers de police sont repartis avec elle par le chemin de fer de l'Illinois Central; elle a, du reste, consenti à les suivre sans résistance.

Voi.—Une plainte a été déposée contre un jeune homme du nom de John Quinn, employé de la maison Flash, Preston & Cie, qui a été arrêté hier matin au coin des rues Gravier et Tchoupitoulas par les agents de la sûreté, Pecora et Kerwin, sous l'inculpation de vol.

Il aurait, paraît-il, volé, le 6 mai dernier, une montre en or à James G. Cocker, employé aux entrepôts de douane de la rue Decatur Nos. 59 et 61, puis emprunté sur cette montre une somme de $10 au nommé Anglade, au bureau duquel elle a été retrouvée.

Paragraphes.—Avant-hier matin à 11 heures, un blanc du nom de Edward Foote, habitant au coin de la rue Tchoupitoulas et de l'avenue Napoléon, a eu les doigts de la main droite écrasés sous une pierre, pendant qu'il travaillait au cimetière de la Métairie. Il a été ramené chez lui par des camarades.

—La courageuse et populaire compagnie de pompiers "Irad Ferry No. 12" prépare une grande excursion pour Louisville, Cincinnati et Chicago. Cette excursion aura lieu au mois de juillet; on émettra pour cette occasion des billets à très-bas prix et valables pour 30 jours. L'ingénieur en chef, James D. Donovan, prend une part très-active aux préparatifs, et espère ajouter encore au succès de cette excursion.

—Un incendie de peu d'importance a eu lieu, hier, à midi un quart, dans la résidence de Mme J. Nasetz, rue Magazine, entre les rues Race et Orange. Les pertes sont évaluées à $75.

—Avant-hier matin, vers 10 heures et demie, un jeune garçon de couleur est entré dans l'épicerie de F. Williams, au coin des rues Jackson et Franklin, Alger, et s'est emparé d'une somme de $2 50 placée sur le comptoir. Mme Williams a découvert le vol et a réussi après une courte chasse à s'emparer du gamin qui lui a rendu $1 25 et l'a accompagnée chez elle, après quoi, il a pris la fuite: mais il est connu de la police et sera promptement arrêté.

Le discours de l'Amiral Aube.

Nous avons raconté les fêtes qui ont eu lieu, le 25 avril, à Saint-Jean-d'Angély, France, à l'occasion de l'inauguration de l'hôtel de ville. Au banquet qui a suivi la cérémonie, M. le ministre de la marine, répondant au toast du maire M. Lair, qui fut le dévoué collaborateur de Gambetta, a prononcé un éloquent discours dont voici quelques passages:

Messieurs,

La vie du marin est faite d'imprévu: certes, rien ne justifie mieux ces paroles que la présence au milieu de vous du ministre de la marine venu pour présider à l'inauguration de l'hôtel de ville de votre municipalité cité, dont les intérêts sont aujourd'hui essentiellement agricoles et industriels.

Pourtant, si on y a au fond de la réalité, de la réalité de la première heure, je veux dire de la fin de ce dix-neuvième siècle si plein de transformations fécondes, y a-t-il de quoi être surpris? Il y a plus d'un demi-siècle, en pleine Restauration, une voix autorisée disait: "La démocratie coule à pleins bords." Elle a aujourd'hui la nation même; or, la loi supérieure des démocraties, c'est de constituer, de développer de plus en plus l'unité, la solidarité de tous les intérêts. Et si la République est essentiellement la forme politique des sociétés démocratiques, qu'y a-t-il d'étrange à ce que le ministre républicain de la marine vienne affirmer ici, au milieu de vous, la solidarité, l'unité de vues et de sentiments vers lesquels nous aspirons tous comme vers l'idéal suprême de notre chère patrie.

Je n'ai pas l'honneur d'être né sur cette terre de Saintonge, dans cette province dont les annales tiennent une large place dans l'histoire générale de la France. Mais cette province, j'en ai fait mon pays d'adoption; je compte y mourir, et ses annales, je les ai attentivement étudiées. Qui veut connaître, et connaître c'est aimer ce à quoi on associe ses destinées. Eh bien, quel est le génie propre de cette province de Saintonge, tel que le révèlent ses annales? Ce génie, il est fait de ténacité, de volonté, de haute raison qu'éclaire l'ardent amour de la vérité....

89, l'ère héroïque de la France moderne, marque l'élan vers toutes les libertés. Un moment nos pères purent croire qu'ils touchaient au but. Nous savons, nous, combien, après un siècle d'efforts surhumains, nous en sommes éloignés encore. Faut-il désespérer de l'atteindre? Non, certes. Et ici encore, dans cette lutte des derniers jours, apparaît en pleine lumière le génie de votre race, ce génie fait de ténacité et aussi d'ardent amour de la vérité. Beaucoup d'entre vos compatriotes, par honneur, par reconnaissance, par fidélité au passé, résistent à la force des idées nouvelles des idées républicaines. Mais ces idées ont de fermes, de courageux apôtres qui, par leurs soins, par leur dévouement, par l'exemple de toute leur vie, attestent la vérité de ces idées.

Leurs efforts n'ont pas été stériles, les conquêtes d'un pays retrouvent aux yeux du gage de l'avenir. Je crois, je suis sûr, que l'heure est proche où l'union se fera dans tous les esprits, dans toutes les volontés. Il y va du salut du pays, du pays qui a besoin de calme, du repos, pour se préparer aux luttes de l'avenir.

J'affirme en effet cette foi, cette confiance, à une heure où les épreuves ne sont pas épargnées à la France; ces épreuves, ces souffrances, nos adversaires en prendront leur responsabilité. Rien n'est plus faux, rien n'est plus injuste. Ils le savent bien et vous aussi, vous le savez, que la crise que nous traversons est universelle et qu'elle est plus dure, plus douloureuse pour les nations étrangères qui nous entourent, quel que soit d'ailleurs le régime politique sous lequel elles vivent.

Ce qu'ils savent comme nous, ce qu'ils taisent, ce que nous désirons proclamer tout haut, c'est que les nations libres, comme la France, par cela même qu'elles vivent par la liberté, n'ont pas besoin de sauveurs, quel que soit le péril, et se sauvent elles-mêmes.

Gardons précieusement ces espérances, cette confiance dans la liberté. Appelons à nous tous ceux qui les nient; et puisque ces espérances reposent sur la vérité, sur la justice, sur le droit, fidèles au génie de notre race saintongeoise, ils se joindront à nous, et tous, unis dans un même élan de patriotisme, nous marcherons d'un pas assuré vers cet avenir de paix réelle, de prospérité dans l'ordre et le travail qui n'est possible que par la République.

Ces idées, messieurs, se résument dans un seul nom, celui qui préside aux destinées de la patrie. Messieurs, je porte le toast à M. Grévy, président deux fois élu de la République française.

SIGNAUX D'INCENDIES.

231 Trémé et Esplanade.
232 Esmarte et Quartier.
234 Trémé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 1 Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Paez.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3, Chemin du Bayou.
242 Ste-Anne et Miro.
243 Manufacture de Store, Française.
252 Poste de la Cie de Pompe No 1, No 3, Peters.
253 Poste de la Cie de Pompe No Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysé
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
412 Laharpe et White.
413 Amour et Espagne.
414 Poète et Urgulart.
415 Mandeville et Claiborne.
513 Presse à Coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
612 Poste de la Cie de Pompe No 1 Grands-hommes.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des Chars, Pologne.
615 Casernes des Etats-Unis
616 Roynes et Dauphine.

DEPECHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Rente française.

Paris, 13 mai—Le trois pour cent est coté à 82 francs 67 1|2 centimes.

Banque de France.

Paris, 13 mai—L'état hebdomadaire de la Banque de France indique une augmentation de 45,000,000 francs en or et de 8,366,000 francs en argent.

Le nouveau Cabinet Grec.

Athènes, 13 mai—M. Papanipoulos (?), qui a été appelé à former un nouveau Cabinet, a refusé, parceque le roi insiste pour que celui-ci ne soit nommé que temporairement, c'est-à-dire jusqu'à ce que la Chambre puisse être convoquée. Sa majesté a alors appelé M. Vivas. Un nouveau ministère a été formé, et la Chambre sera probablement convoquée dans dix jours, de façon que la décision relative au désarmement puisse être ratifiée.

Le nouveau Cabinet est ainsi composé: M. Vivas, premier ministre et ministre de la justice; le général Petmizas, ministre de la guerre; M. Miadales, ministre de la marine; M. Lourcetis, ministre des affaires étrangères; M. Avlernos, ministre des finances; M. Venizelos, ministre de l'instruction; M. (nom illisible), ministre de l'intérieur.

Le commerce du pays est actuellement paralysé. Le blocus des ports continuera jusqu'à ce qu'un gouvernement stable ait été formé et que la Grèce se soit rendue aux désirs des Puissances.

Le comte de Mouy.—Le nouveau Cabinet.

Athènes, 13 mai—Le comte de Mouy, ministre français en Grèce, est parti pour la France.

Le cabinet formé par M. Valvis ou Vivas (?) n'a pas de couleur politique; le seul devoir qui lui soit imposé, est de convoquer la Chambre des Députés.

Il a été pénis au navire grec Zea, ayant à bord une cargaison de vins pour Anvers, de passer l'escadre de blocus.

Les officiers italiens ont notifié la population d'Andros, capitale de l'île de ce nom, qu'un blocus a été établi. Un avis à cet effet a été affiché au marché de la ville.

Un torpilleur autrichien a saisi un brick grec et l'a remorqué à Cariste.

Chambre de Députés Grecque.

Athènes, 13 mai—La Chambre des Députés Grecque a été convoquée pour la semaine prochaine.

On a permis aux navires de l'escadre étrangère de transporter à Athènes les députés des divers districts de l'île.

Les Loyalistes d'Ulster.

Londres, 13 mai—On rapporte que les Loyalistes d'Ulster cachent des armes, craignant que M. Morley, secrétaire en chef d'Irlande, n'ordonne à la police de faire des perquisitions dans le but de désarmer la population.

Plusieurs chefs Libéraux ont souscrit 190 livres sterling pour acheter des armes pour les Orangistes d'Armagle.

Le bill agraire.

Londres, 13 mai—La seconde lecture du bill agraire a été ajournée à lundi prochain. On croit qu'elle sera de nouveau renvoyée.

M. Michael Davitt.

Londres, 13 mai—Au cours d'une conférence, M. Michael Davitt a déclaré qu'il soulèverait les membres de la ligue nationale en Irlande et en Amérique, si M. Gladstone accède à la demande de Chamberlain, relativement à une modification du bill Home Rule.

Faisant allusion à l'opposition de la population d'Ulster au bill "Home Rule", M. Davitt a répondu avec dédain: "Laissez-nous les, nous en finirons vite avec eux. Ce ne sont point là des Irlandais, mais bien des Anglais et des Ecossais qui se sont établis parmi nous. Il serait absurde de leur permettre de dicter aux Irlandais comment l'Irlande doit être gouvernée."

Faillite.

Londres, 13 mai—MM. Schumacher & Schult, marchands de riz en cette ville, ont fait faillite.

Leur passif s'élève à 183,000 livres sterling.

Chambre des Communes.

Londres, 13 mai—Il y avait foule, cette après-midi, à la Chambre des Communes. L'Hon. Lord Campbell Hamilton, secrétaire de la guerre, répondant à M. Healey, dit que le bruit mis en circulation par William Johnston, membre loyaliste de South Belfast, que le général Lord Wolseley aurait déclaré que le "Home Rule" était accordé à l'Irlande et qu'on l'appelât pour supprimer la rébellion à Ulster, il donnerait sa démission, joindrait les rebelles à l'Ulster et que son exemple serait suivi par l'Irlande, est une absurdité.

M. Bonneman ajoute que le général Wol